

La Révolution prolétarienne

REVUE SYNDICALISTE REVOLUTIONNAIRE

Portée internationale
du Premier Mai

Maurice DOMMANGET

La véritable signification
du Congrès de Moscou

“ Réalité Russe ”

Trente ans d'opposition
à Staline

Roger HAGNAUER

Plate-forme pour l'économie
nord-africaine

SINBAD LE MARIN

LA RÉVOLUTION PROLÉTARIENNE

Revue syndicaliste révolutionnaire
(mensuelle)

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, ALGERIE, COLONIES

Six mois 600 fr.
Un an 1.000 fr.

EXTERIEUR

Six mois 700 fr.
Un an 1.200 fr.

Le numéro : 100 francs.

ADRESSER LA CORRESPONDANCE
concernant la Rédaction
et l'Administration à la
Révolution prolétarienne

14, rue de Tracy — PARIS (2^e)
Téléphone : CENTRAL 17-08

PERMANENCE

Tous les soirs, de 18 à 19 heures
le samedi, de 17 à 19 heures

UTILISER POUR LES ENVOIS
DE FONDS

notre compte chèques postaux
Révolution prolétarienne 734-99 Paris

Sommaire du N° 104 - Avril 1956

Portée internationale du 1 ^{er} Mai	M. DOMMANGET
La véritable signification du Congrès de Moscou	« Réalité Russe »
Trente ans d'opposition à Staline	R. HAGNAUER
Eléments d'un bilan	L. MERCIER
Expérience travailliste ?	R. H.
Notes d'économie et de politique :	
Le massacre. — La grande opportunité qui s'offrait à la France. — Après l'exé- cution physique, l'exécution morale ..	Robert LOUZON
Plate-forme pour l'économie nord-africaine	SINBAD LE MARIN
Trois opinions de Nord-Africains « modé- rés ».	
La lutte de classe en Tunisie.	
Lettre de Finlande : dix-neuf jours de grève générale	H. R.
Lettre de Stockholm : salaires directs et salaires de droit	Helmut RUDIGER
Lettre de Tunis	J.-P. FINIDORI
Chronique du Pelé	Ali FERDOUSSI

LA LIGUE SYNDICALISTE

La Ligue syndicaliste se propose :

1) De travailler à la renaissance du syndicalisme révolutionnaire en faisant prédominer dans les syndicats l'esprit de classe sur l'esprit de tendance, de secte ou de parti, afin de réaliser le maximum d'action contre le patronat et contre l'Etat ; d'unir les militants de bonne volonté à quelque organisation qu'ils appartiennent ; de leur rappeler que le syndicat est le groupement essentiel de la classe ouvrière et son meilleur outil pour la revendication et pour la révolution ;

2) De défendre l'indépendance du syndicalisme à l'égard du patronat et du gouvernement comme à l'égard des partis. La charte d'Amiens vaut en 1952 comme en 1906. La théorie de la direction unique du parti et des syndicats, c'est-à-dire du rôle dirigeant du parti, conduit la C.G.T. à n'être qu'un instrument entre les mains du parti stalinien et par là de l'Etat policier totalitaire russe. La politique de la présence sans mandat ni garanties rend la C.G.T.-F.O. et la C.F.T.C. dépendantes du gouvernement et les fait participer à son impuissance ;

3) De rappeler que l'unité syndicale brisée aujourd'hui se refera le jour où les travailleurs auront repris en main leurs organisations, mais qu'elle implique une maison confédérale habitable pour tous les syndiqués, la démocratie syndicale étant respectée du haut en bas de la Confédération, les fonctionnaires syndicaux ne se considérant pas comme une bureaucratie omnipotente et ne regardant pas les syndiqués comme de simples contribuables ;

4) De participer à l'œuvre d'éducation syndicale en procédant à l'examen des problèmes pratiques et théoriques posés devant le mouvement ouvrier, en préconisant la formation de Cercles d'études syndicalistes ; en démontrant, dans la pratique journalière, qu'étudier et bien se battre ne s'excluent

pas, au contraire. L'expérience de ces trente dernières années devrait avoir appris à tous que l'expropriation des expropriateurs ne suffit pas à assurer l'émancipation des travailleurs ; qu'il faut poursuivre en même temps, selon la formule de Peloutier, « l'œuvre d'éducation morale, administrative et technique nécessaire pour rendre viable une société d'hommes libres » ;

5) De lutter contre le chauvinisme qui déferle jusque dans les diverses Confédérations et les diverses Internationales syndicales. La place des travailleurs n'est ni derrière l'impérialisme américain ni derrière l'impérialisme russe. Elle est derrière une Internationale syndicale ne confondant pas plus son rôle avec celui du Kominform qu'avec celui du Bureau international du Travail ou de l'Organisation des Nations Unies. Une Internationale qui appelle avec plus de force qu'il y a cent ans les prolétaires de tous les pays à s'unir, qui n'attende pas le fracas de la troisième guerre mondiale pour renouveler le geste de Zimmerwald. Chaque effort donné d'une institution gouvernementale est un effort volé au syndicalisme et à l'internationalisme prolétarien ;

6) De rappeler sans relâche que le syndicalisme ne peut s'édifier avec puissance que sur les triples fondations de l'indépendance, de la lutte de classes et de l'internationalisme ; qu'il n'a pas le droit de trahir, le jour où il a grandi, les espérances qu'il avait fait briller aux temps de sa jeunesse ;

7) Enfin de ne pas permettre que soit confondu le monde socialiste à forger avec le dague policier du soi-disant pays du socialisme ; de maintenir vivant le précepte de la Première Internationale : l'émancipation des travailleurs ne sera l'œuvre que des travailleurs eux-mêmes.

Portée Internationale du 1^{er} Mai ⁽¹⁾

C'EST au IV^e Congrès de l'A.F.L. (American Federation of Labor), tenu à Chicago en novembre 1884, que remonte l'idée de faire du 1^{er} mai une journée de revendication et d'action ouvrières.

Cette journée, axée uniquement sur les huit heures et destinée aux seuls Etats-Unis, était purement nationale. Elle se déroula à la date fixée, le 1^{er} mai 1886, et connut un grand succès puisqu'il y eut, pour la première fois outre-Atlantique, 5.000 grèves et environ 340.000 grévistes sur la même plate-forme de combat.

Mais si cette journée a revêtu incontestablement dans sa forme un caractère national, il n'est pas douteux que dans son fond elle était déjà internationale. En effet, on ne peut oublier ni le mélange des nationalités, ni les apports d'immigration européenne sans lesquels les Etats-Unis ne sont pas concevables. On doit se souvenir aussi que l'idée première de la levée ouvrière sur la base des huit heures sort des Iles britanniques, que la revendication des huit heures avait été soutenue par l'Internationale des travailleurs et que les résultats obtenus sur le plan des huit heures par les ouvriers d'Australie et de Nouvelle-Zélande avaient agi à la façon d'une idée-force sur les masses travailleuses américaines.

Pas plus que dans son origine, la façon dont se déroula la manifestation du 1^{er} mai 1886 ne peut être considérée sans déformation sous l'angle étroitement national. Des discours en anglais et en allemand furent prononcés dans différents meetings, et ceux qu'on appelle les « martyrs de Chicago » et qui donnèrent à la démonstration son caractère tragique étaient pour la plupart des militants anglais et allemands.

Les trois années suivantes ancrèrent dans les masses américaines la date du 1^{er} mai comme journée revendicative en faveur des huit heures. Mais c'est grâce au congrès international ouvrier socialiste de nuance marxiste tenu à Paris du 14 au 20 juillet 1889 que le 1^{er} mai acquit à la face du monde son caractère essentiellement international.

Ce congrès, réuni à l'occasion d'une Exposition universelle et dans le Paris de la Commune universellement glorifié par tous les socialistes, ne représentait, certes, que 21 pays, étant donné la faiblesse du mouvement et la tenue simultanée d'un congrès de même nature rue de Lancry. Il n'en est pas moins vrai que la résolution qu'il adopta unanimement et qui constitue en quelque sorte l'acte de naissance officiel du 1^{er} mai a un sens international profond et se place sous le signe majuscule de l'internationalisme ouvrier. Cette résolution est ainsi conçue :

Il sera organisé une grande manifestation internationale à date fixe, de manière que, dans tous les pays et dans toutes les villes à la fois, le même jour convenu, les travailleurs mettent les pouvoirs publics en demeure de réduire légalement à huit heures la journée de travail et d'appliquer les autres résolutions du Congrès international de Paris.

Attendu qu'une semblable manifestation a déjà été décidée pour le 1^{er} Mai 1890 par l'American Federation of Labor, dans son congrès de décembre 1888 tenu à Saint-Louis, cette date est adoptée pour la manifestation internationale.

Les travailleurs des diverses nations auront à accomplir cette manifestation dans les conditions qui leur sont imposées par la situation spéciale de leur pays.

Ce texte mérite qu'on s'y arrête, car il est international pourrait-on dire sur toute la ligne. Il l'est dans sa genèse et sa confection comme dans sa facture. Il émane en effet du Français Raymond Lavigne qui l'avait soumis non seulement à ses amis français, mais à l'Autrichien Victor Adler, aux Allemands Liebknecht et Bebel. Au cours de la discussion jouèrent, en outre, un rôle : l'Américain Samuel Gompers, d'origine anglaise, président de l'A.F.L., par l'adresse qui fut lue au congrès et, par leurs interventions, le Roumain Many et, fort probablement, le Belge Anseele qui avait déjà lancé l'idée d'une manifestation internationale à la date du 1^{er} mai au congrès international syndical de Londres (6-11 novembre 1888).

Si l'on examine la résolution dans sa facture, son caractère international n'en apparaît que plus fortement. Dès son premier alinéa, elle fait état implicitement des initiatives d'Anseele, du Syndicat des ouvriers du meuble de Stockholm (1888), du Parti ouvrier suédois (avril 1889) et surtout de l'expérience française des 10 et 24 février 1889 pour une grande manifestation à date fixe. Dans son deuxième alinéa, elle se réfère à l'expérience et à la décision des ouvriers américains pour que la manifestation se fasse à la date du 1^{er} mai. Enfin, dans le troisième alinéa, elle tient compte de la situation intérieure des pays qui ne jouissent pas de la plénitude des libertés démocratiques, et singulièrement de la position délicate du socialisme allemand, alors sous le régime du petit état de siège. On a donc le droit d'énoncer que la résolution instituant le 1^{er} mai a un sens international profond. C'est ce que marquera puissamment Jules Guesde, dix ans plus tard, en écrivant :

De même qu'en votant la manifestation on ne faisait qu'internationaliser le moyen d'action adopté par le Congrès national de Bordeaux, en choisissant le 1^{er} Mai on ne faisait qu'internationaliser une date déjà adoptée par le Congrès national des Etats-Unis.

LE sens international du 1^{er} mai qui s'affirme à ses origines lointaines et immédiates se retrouve dans ses objectifs fixés dans le premier alinéa de la résolution. Effectivement il s'agit, pour les travailleurs de tous les pays, de réduire légalement à 8 heures la journée de travail et d'appliquer les autres résolutions du congrès international, toute une série de réformes constituant ce qu'on a appelé le « Code du Socialisme ».

Cette levée mondiale des travailleurs en un jour fixé, sur la même plateforme revendicative et sociale, postule à la foi leur union, leur plein accord par dessus les frontières et par conséquent l'adhésion aux thèses fondamentales du Socialisme comme à la Paix des peuples. C'est la logique même. C'est ce qui explique pourquoi dès le congrès international de Bruxelles (16-22 août 1891) succédant au congrès international de Paris, les délégués français de la nuance blanquiste, Edouard Vaillant à leur tête, proposèrent de faire ouvertement et formellement du 1^{er} mai non seulement une « affirmation universelle du prolétariat pour les huit heures et les réformes sociales, mais une affirmation universelle du prolétariat en fa-

(1) Les faits essentiels évoqués et les citations non pourvues de références sont tirés de l'**Histoire du 1^{er} Mai**, du même auteur, gr. in-8° de 416 p. Sudel, éditeur, Paris, 5, rue Palatine.

veur de la Paix » (2). L'Internationale, il est vrai, ne suivit pas Vaillant et ses amis, mais la logique des faits, la force des choses était telle qu'au congrès suivant qui se réunit à Zurich (août 1893), un amendement à la résolution de Bruxelles sur le 1^{er} mai décida que la manifestation axée sur la journée de huit heures et la transformation sociale devait désormais être axée aussi sur « la paix internationale ».

Le congrès ouvrier socialiste international de Londres (27 juillet-1^{er} août 1896) confirma la résolution de Zurich en spécifiant que la journée du 1^{er} mai serait à la fois « une manifestation contre le militarisme et pour la journée de huit heures ». Edouard Vaillant triomphait donc et il en exprima sa satisfaction par un article de la « Petite République » :

Les congrès de Zurich et de Londres, en admettant avec nous que la manifestation du 1^{er} Mai devait avoir lieu aussi pour la paix et la solidarité internationale ont admis le caractère à la fois politique et social de la manifestation où la classe ouvrière et le socialisme sans attendre les discours de leurs délégués, comme à l'anniversaire de la Commune, expriment leur volonté de mener le combat commun du prolétariat contre le patronat et la propriété individuelle, de la Révolution contre la réaction, jusqu'à l'anéantissement du régime capitaliste et de la domination bourgeoise, jusqu'à l'émancipation de la classe ouvrière et la victoire définitive de la République socialiste et de la Révolution (3).

Ainsi, par deux décisions formelles de l'Internationale, le 1^{er} mai prenait en même temps que son caractère pleinement socialiste ce caractère de manifestation pacifique et internationaliste qu'il impliquait à sa naissance même. Comme l'a justement fait remarquer Karl Kautsky, par sa nature internationale, la démonstration du 1^{er} mai « devenait en conséquence aussi une manifestation pour la paix mondiale » (4).

A USSI bien, à toutes les périodes où le spectre de la guerre se profile à l'horizon, on voit le 1^{er} mai revêtir surtout l'aspect d'une imposante manifestation contre le péril montant. C'est ce qui se produisit notamment en 1908, au moment où l'action militaire de la France au Maroc constituait, aux yeux des organisations ouvrières et socialistes, une menace sérieuse de conflagration universelle. Nous voyons alors le Parti socialiste français insister en vue du 1^{er} mai, sur l'urgence de la protestation populaire « à l'heure où les barons de la finance et les princes de la spéculation, maîtres de l'Etat bourgeois (...) n'hésitent pas à rassembler les matériaux d'un vaste incendie qui peut demain embraser l'Europe entière ».

Désormais, jusqu'à la guerre de 1914, tous les 1^{er} mai seront placés beaucoup plus sous le signe de la lutte pour la paix que sous le signe des huit heures. C'est ainsi que le 1^{er} mai 1913 en France se trouva axé par voie de conséquence, surtout contre les trois ans, la prolongation du service militaire étant considérée entre autres choses par les socialistes comme favorisant la tension diplomatique. Quant au 1^{er} mai 1914, le dernier avant la première guerre mondiale, en dépit de ses points faibles et en raison de la gravité de l'heure, il fut une saisissante affirmation de solidarité universelle puisque cinquante millions d'hommes s'unirent en une suprême pen-

sée de paix dans toutes les capitales, dans toutes les villes importantes.

La preuve que le 1^{er} mai est lié nécessairement à la paix et qu'il ne peut s'accommoder d'une guerre est administrée par le fait de sa chute verticale aussitôt qu'éclate un conflit. Et comment les prolétaires pourraient-ils se lever avec ensemble et se tendre la main par dessus les frontières puisque la guerre les cantonne dans chaque pays et les contraint à s'égorger mutuellement ? C'est seulement quand la conscience de classe revenue chez les travailleurs se substitue fortement aux sentiments nationaux que le 1^{er} mai a chance de renaître. Et c'est ce qu'on observe au cours des deux grandes guerres mondiales dans les pays belligérants. Les 1^{er} mai y sont lamentables mais, peu à peu, leur courbe remonte pour aboutir, avec la Révolution russe, au 1^{er} mai formidable de 1917, avec la fin de la guerre en 1919 comme avec la Libération et la chute d'Hitler en 1945 à une série de grands 1^{er} mai qui embrassent tant de monde que la mathématique se montre impuissante à dénombrer les cohortes défilant dans les rues.

LE caractère international du 1^{er} mai est souligné dès la première manifestation qui suivit le congrès de Paris, le 1^{er} mai 1890, par le terme de « pacte » employé pour le désigner. Or, si nous ouvrons un dictionnaire, par exemple le grand Larousse, nous trouvons cette définition d'un pacte :

Convention, accord, acte écrit ou non par lequel on accepte des obligations réciproques (5).

Les trente-six délégués français présents au congrès international parisien qui décida le 1^{er} mai publièrent en vue du 1^{er} mai 1890 un appel dans lequel il était spécifié qu'un « pacte international socialiste » avait été conclu à Paris (6). Edouard Vaillant, l'un de ces délégués et signataires, dans un article publié près d'un mois plus tard, revint sur l'expression en la complétant. Pour lui, le « pacte international d'union et d'action socialiste » — que des socialistes français, huit ans plus tard, qualifiaient encore de « pacte d'alliance et de solidarité des travailleurs du monde » — devait marquer, quelle qu'en soit la forme, avec « l'ère nouvelle » de l'action internationale des travailleurs, un « jour sans précédent dans l'histoire du monde » (7). Dans l'esprit des socialistes qui organisèrent cette journée, les prolétaires de tous les pays, en effet, devaient se sentir liés par des obligations réciproques, devaient — comme l'écrivit encore Vaillant quelques années plus tard — répondre les uns aux autres par le témoignage de leur solidarité, devaient s'assurer de leurs concours « pour lutter et pour vaincre » (8). Remarquons l'affirmation de Vaillant contenue dans l'article cité plus haut, à savoir que le 1^{er} mai doit être « un jour sans précédent dans l'histoire du monde ». C'est à peu près la même chose qu'exprimait Désiré Descamps en écrivant que c'était « un événement unique dans l'histoire terrestre ». Cette affirmation est d'une importance majeure car elle souligne la grandeur du 1^{er} mai à l'échelle universelle. Jusque-là, il y avait eu, certes, des journées de recueillement, de fête, d'union, qui réunissaient par dessus les frontières les chrétiens des deux mondes. Mais la « Pâque des travailleurs », la « Pâque ouvrière », pour reprendre les mots d'Andrea Costa et d'Adrien Véber, bien que restrictive par son sens de classe, était appe-

(2) *Le Parti socialiste*, 23 et 30 août 1891.

(3) Reproduction dans *La Tribune républicaine de l'Oise*, 25 avril 1897 (Le 1^{er} Mai 1897).

(4) *Sozialisten und Krieg*, p. 298.

(5) Tome XII, p. 11.

(6) *Le Combat*, 19 mars 1890.

(7) *Le Combat*, 16 avril 1890.

(8) *La Tribune républicaine de l'Oise*, art. cité.

lée à dépasser par son ampleur, les grandes journées, les grandes fêtes de la Chrétienté. Tout autant que Vaillant, Georges Plekhanov, le leader de la Social-Démocratie russe, le sentait, qui publiait en 1891 une brochure sur le 1^{er} mai dont le titre est significatif puisque le terme d'« universel » est accolé à la journée annuelle des travailleurs (9). On ne saurait oublier effectivement que le 1^{er} mai non seulement par ses aspirations profondes, mais à la suite du développement du mouvement et de l'organisation ouvrière et socialiste devait forcément réunir plus d'êtres humains que n'importe laquelle des fêtes de la Chrétienté. En vérité, la mobilisation de plus en plus massive qu'il entraînait sur des continents entiers atteignait des centaines de millions d'exploités et d'opprimés échappant à la foi chrétienne.

NUL peut-être n'a mieux mis en relief ce caractère unique et sans précédent du 1^{er} mai que le grand écrivain socialiste Edmond de Amicis, dans le discours remarquable et si humain qu'il prononça le 1^{er} mai 1896 devant les travailleurs de Turin. Il fait d'abord judicieusement observer qu'avant le 1^{er} mai international, en 1890, « chacun, en se réveillant ce jour, pensait, comme les autres jours, à ses propres affaires quotidiennes ; c'était un jour comme les autres ». Mais depuis, quel changement considérable !

Maintenant, il n'y a pas de citoyen de pays civilisé, à quelque classe ou condition sociale qu'il appartienne qui, en ouvrant les yeux le matin du 1^{er} Mai, ne songe à la nouvelle signification que cette date a prise dans le monde (10).

Pourquoi ? Amicis l'explique clairement, simplement, sobrement aux travailleurs qui l'écoutent :

Dans des millions d'hommes, ce sont des sentiments de joie et d'espoir ; dans d'autres millions, ce sont des pensées inquiètes et tristes ; dans beaucoup d'hommes encore, c'est un sentiment de terreur sans raison (...).

Nous pensons qu'à cette heure même, dans des centaines de villes, dans de nombreux villages, d'autres milliers d'orateurs disent, en dix langues différentes, à d'autres milliers d'assemblées comme celle-ci, les mêmes choses que je vais vous dire.

Nous voyons dans les grands faubourgs de Berlin, de Paris et de Bruxelles, à l'Hyde-Park à Londres, au Prater à Vienne, au Buen Retiro à Madrid, au Park Cismigiu à Bucarest, au Square de l'Union à New-York, dans les grandes places des nouvelles villes d'Australie, où le 1^{er} Mai est déjà une fête officielle dans plusieurs Etats, nous voyons partout des légions de travailleurs qui, en forme d'assemblées, de processions, de cortèges symboliques, de fêtes champêtres et de chants solennels expriment tous une seule idée et un seul espoir. Et à cette vision notre âme est émue comme devant l'un des spectacles les plus merveilleux dont l'histoire nous donne l'exemple (11).

Et Amicis, qui fait finalement du 1^{er} Mai la journée des journées et la fête des fêtes, termine son exposé pathétique par cette grandiose vision d'espoir.

Nous croyons que le 1^{er} Mai restera et grandira avec les années, et qu'après avoir émancipé le travail, il tuera la guerre ; après avoir réuni les clas-

ses, il fera fraterniser les nations, et qu'il sera béni par les générations futures comme l'une des dates les plus heureuses et les plus glorieuses de l'histoire du monde (12).

Tel était également l'avis de Debrogéanu-Gherea, le plus remarquable théoricien marxiste des pays balkaniques. Trois ans avant E. de Amicis, dans un article éblouissant consacré au 1^{er} mai, il avait montré que ce jour envisagé comme fête deviendrait à la fois « plus universel et plus durable » que les grandes fêtes religieuses de tous les cultes. Parce que, disait-il, la conscience affranchie des travailleurs, non seulement « affirme sa croyance dans une prochaine justice sociale », mais « proclame le plus noble idéal : la solidarité humaine, sans distinction de race, de patrie ou de religion ». Et il annonce avec la plus grande assurance qu'on fêtera le 1^{er} mai jusqu'au jour de la victoire et qu'après « on le fêtera encore en un pieux souvenir de reconnaissance pour ceux qui auront lutté, souffert et succombé pour l'affranchissement du travail, pour la fraternité des peuples ».

C'EST bien ce qui est arrivé, c'est ce qui arrive dans les pays où la classe ouvrière a pris ou a exercé temporairement le pouvoir, puisque le 1^{er} mai y est devenu jour férié légal. Ainsi, tant comme journée revendicative et rénovatrice que comme fête à l'échelle mondiale — la plus universelle dans l'espace — la journée ou la fête du Travail devient et serait appelée à devenir selon Debrogéanu-Gherea — universelle dans le temps. Il ne craint même pas de prophétiser que ce sera une « date éternellement fêtée ». Elle deviendrait non seulement une « fête de l'histoire », selon le mot de Charles Gros dans sa « Marche du 1^{er} Mai », mais, pourrait-on dire, « la plus grande fête de l'histoire ». Elle serait, en effet, non pas la fête d'une des si diverses religions, non plus la fête d'un parti, la fête d'une classe, mais bel et bien la fête des hommes et des femmes, la fête de l'humanité.

C'est peut-être, après tout, le grandiose destin réservé au 1^{er} mai, destin qui atteste sa grandiose portée internationale.

Maurice DOMMANGET.

(12) Ibid., p. 24.

L'HISTOIRE A LA SAUCE TARTARE

On sait qu'en Russie, les ouvrages d'histoire sont transformés au fur et à mesure des « tournants » de la politique soviétique.

Les « historiens » (sic) français font de même.

Dans une « Histoire de la Hongrie » éditée par les « Presses Universitaires » avant la réconciliation avec Tito, une page était consacrée aux complots tramés en Hongrie en collusion avec Tito.

Depuis la réconciliation, la page en question (page 117) a disparu des exemplaires mis en vente et a été remplacée par une nouvelle page, où il n'est plus question de Tito.

L'auteur de cette incroyable bassesse est un nommé Emile Tersen, et — naturellement — c'est un agrégé.

(9) Genève, typogr. du « Social-Démocrate », in-16, 32 p.

(10) *Le premier Mai*, éd. de Neuchâtel, 1897, trad. française de Ferdinand Germani, p. 2.

(11) Ibid., p. 3.

LA VÉRITABLE SIGNIFICATION DU CONGRÈS DE MOSCOU (*)

La presse occidentale a publié de nombreux articles sur le déroulement du dernier congrès du parti monopoliste gouvernemental russe ; nombre de journalistes du type Isaac Deutscher, préoccupés d'adapter leurs informations à leur thèse d'une évolution démocratique du régime omettent et dissimulent quantité de données du plus haut intérêt. Dans ces conditions il est intéressant d'analyser les comptes rendus publiés avec beaucoup de détails dans la presse officielle russe.

DESTALINISATION MITIGÉE... MAIS CULTES DU CHEF MAINTENU

On semble croire en Occident que le XX^e congrès aurait nettement répudié l'œuvre de Staline. Un examen détaillé des débats permet de voir rapidement que la situation réelle est quelque peu différente. Jusqu'à présent le fameux discours de Khrouchtchev, soi-disant prononcé à huis clos, et dont l'existence a été admise par l'« Humanité », n'a jamais été publié dans les journaux russes ; aucune allusion n'y a été faite dans cette presse.

Par contre un point important du discours public du premier secrétaire du parti, est passé presque inaperçu : celui où il a reconnu l'existence d'un germe d'*opposition internationaliste* dans les rangs du seul parti au pouvoir ; voici la citation d'après la *Krasnaïa Zvezda* (Étoile Rouge), organe du ministère de la Défense de l'U.R.S.S. :

Prenons par exemple le problème du *patriotisme soviétique* et de l'*internationalisme*. Une clarté totale en ce qui concerne cette question est importante non seulement pour réaliser correctement, à la léniniste, une politique nationale au sein de notre pays, mais aussi pour établir correctement des rapports mutuels avec les travailleurs d'autres pays, y compris les pays de tout notre camp socialiste. *Malheureusement il se trouve des camarades isolés qui pensent que l'amour envers sa propre Patrie soi-disant contredit la solidarité internationale des travailleurs et l'internationalisme socialiste.* Pareille interprétation offense les sentiments nationaux des hommes, ne contribue nullement au renforcement de la collaboration des nations socialistes, du développement de la solidarité internationale des travailleurs de tous les pays.

Quant à la réputation du « culte de la personnalité », ou, pour parler en clair, quant à la recherche du moyen le plus habile pour se débarrasser de tout lien avec l'image de Staline, haine du peuple, Khrouchtchev s'est montré extrêmement prudent. Ses premières paroles pour ouvrir le congrès (toujours d'après la même source) ne furent-elles pas :

Durant la période comprise entre le XIX^e et le XX^e congrès, dit N.S. Khrouchtchev, nous avons perdu les hommes politiques les plus éminents du mouvement communiste : Joseph Vissarianovitch Staline, Clément Gottwald et Kuitzi Tokada. Je vous prie de vous lever pour honorer leur mémoire.

A aucun instant quand Khrouchtchev parle du « culte de la personnalité », de la « direction collective », il ne prononce le nom de Staline.

Il faut bien admettre que le discours clandestin (en Russie) de Khrouchtchev, cité du bout des lèvres par les partis staliniens occidentaux, mais cité tout de même, a dû réellement être prononcé ; mais il ne le fut qu'après que le représentant d'une autre coterie prétendant au pouvoir, Anastase Mikoyan, avait été assez loin dans la voie du désaveu de Staline.

Et pourtant là encore que de réticences ! Mikoyan n'incrimine à aucun instant les procédés despotiques de Staline ; il se borne en le nommant, à douter de la justesse de certaines thèses économiques du dictateur ; il demande que celles-ci soient analysées et révisées. Voici en quels termes il le fait (*Komsomolskaïa Pravda*, organe des J. C. russes, du 18 février 1956) :

En analysant l'état de l'économie du capitalisme actuel, il est douteux que nous puissions être aidés par l'opinion bien connue de Staline (et il est bien douteux que cette opinion soit correcte), exposée dans les « Problèmes économiques du socialisme en U.R.S.S. » concernant les U.S.A., l'Angleterre et la France, au sujet de ce que, après que le marché mondial s'est scindé, « le volume de la production dans ces pays se réduit ». Cette assertion n'explique pas les phénomènes complexes et contradictoires du capitalisme actuel et le fait de la croissance de la production capitaliste dans beaucoup de pays après la guerre...

C'est tout. Toutefois il admet que ces dirigeants du parti, autrefois, ont été « incorrectement proclamés ennemis du peuple ». Et il ajoute :

Malheureusement, au cours des derniers quinze ou vingt ans, chez nous, on a très peu eu recours au trésor des idées léninistes.

Certes en Russie, tout le monde comprend à demi-mot ; la date fixée pour le désaveu, si imprécise soit-elle, 1941 ou 1936, semble se référer à l'époque des grandes épurations et à celle qui correspond au pacte avec Hitler ; mais le plus audacieux des critiques de Staline n'ose pas murmurer son nom, même avec une nuance de doute quand il s'agit de poser le problème de la terreur au delà de la pré-guerre.

Certes depuis, un article de la « Pravda » du 28 mars 1956 intitulé « Pourquoi le culte de la personnalité est étranger à l'esprit du marxisme-léninisme ? » marque une nouvelle avance dans le désaveu de Staline, dont on se débarrasse pour pouvoir sauver le pouvoir et assurer le maintien du despotisme policier et technocrate.

C'est ainsi que ce texte explique :

Pourquoi notre parti a-t-il déployé une lutte résolue contre le culte de la personnalité et ses conséquences ? Parce que le culte de la personnalité signifie le *grossissement démesuré* de certains hommes, le fait de leur attribuer des traits et des qualités surnaturels, leur transformation en quasi-thaumaturges et leur adoration. De pareilles conceptions incorrectes, étrangères à l'esprit du marxisme-léninisme, au sujet d'un homme, notamment au sujet de J.V. Staline, ont été cultivées chez nous durant de nombreuses années...

Voici un autre passage se référant nommément à Staline :

...Toutefois, graduellement, commencèrent à se manifester ceux des traits et qualités dans l'*application pratique* de la direction de Staline qui, plus tard, constituèrent le culte de la personnalité.

Le culte de la personnalité a surgi et s'est développé sur le fond des plus magnifiques conquêtes historiques du marxisme-léninisme, des énormes succès du peuple soviétique et du parti communiste

(*) L'équipe de la *Réalité russe*, bulletin consacré à l'analyse de la presse officielle russe, a bien voulu nous communiquer les informations qu'elle a recueillies sur le XX^e congrès du parti stalinien. Les camarades qui désireraient recevoir cette publication peuvent s'adresser à René Lefeuve, *Réalité russe*, 5, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, Paris (4^e).

dans l'édification du socialisme, du couronnement triomphal de la guerre patriotique, de la consolidation de notre régime social et étatique, de la croissance de son autorité internationale... Ces succès gigantesques obtenus par le peuple soviétique... attribués sans justification aux mérites d'un seul homme, Staline, qui *n'étant pas personnellement modeste*, non seulement ne mettait pas fin aux glorifications et louanges qui lui étaient adressées, mais les appuyait, les favorisait de toutes manières.

On ne peut pas dire qu'il n'existe pas dans les œuvres de J.V. Staline de textes exprimant une condamnation de louanges injustifiées envers des personnalités et de rabaissement du rôle des masses. Ces assertions, en règle générale, ne dépassaient pas les limites de dissertations abstraites.

Le fait que Staline tranchait seul les problèmes aboutissait à la déformation des principes et de la démocratie du parti, à des atteintes à la *légalité révolutionnaire, à des répressions non fondées.*

C'est seulement en raison du culte de la personnalité et des atteintes qu'il entraîna aux règles de la vie du parti que purent s'infiltrer aux postes dirigeants du parti et de l'Etat un agent de l'impérialisme aussi chevronné que Bériia, accompagné de ses complices...

...De grands dommages furent également causés par le culte de la personnalité dans le domaine de l'activité idéologique. Si l'on examine les ouvrages de *philosophie, d'économie politique, d'histoire et d'autres sciences sociales*, écrits sous l'influence du culte de la personnalité, nombre d'entre eux sont un *florilège de citations* puisées dans les œuvres de J.V. Staline et dans les éloges qui lui sont adressés. Une des manifestations éclatantes du culte de la personnalité est la « Brève biographie » de J.V. Staline, rédigée avec sa participation directe. « L'abrégé de l'histoire du P.C. de l'U.R.S.S. (bolchévick) » est également imprégné en grande partie du culte de la personnalité. Le dogmatisme et le talmudisme sont le résultat direct de l'épanouissement du culte de la personnalité faisant estimer que *seul un homme, Staline*, pouvait développer, pousser en avant la théorie, formuler quelque chose d'original et de nouveau ; quant à tous les autres hommes, ils doivent vulgariser les pensées que Staline aura exprimées, transposer les formulations qu'il aura énoncées...

...Le culte de la personnalité a également laissé une trace bien définie dans *quantité* d'ouvrages des arts et de la littérature. *Beaucoup* de nos films historiques et surtout militaires, d'ouvrages littéraires et de tableaux sont *consacrés* aux louanges et à la mise en valeur *surtout de la personnalité* de Staline...

Quand on confronte ces lignes avec le ton général et quotidien de la presse et des revues russes d'il y a à peine *vingt ans*, on ne saurait que se réjouir de ces simples concessions au bon sens, si nouvelles pourtant en Russie et imposées par la sourde, mais implacable haine régnant dans les masses populaires.

Mais à aucun instant il ne faut songer à une sorte de retour sur soi-même, opéré de bonne foi par les gouvernants actuels. En effet, une première question s'impose à l'esprit : pourquoi pendant *vingt ans* pas une seule voix, provenant de ces dirigeants, qui étaient déjà aux postes suprêmes du parti et de l'Etat, ne s'est élevée en présence d'une situation dont l'atrocité leur apparaissait, de leur propre aveu clairement ?

Mais précisément, *même à présent*, ces dirigeants ne veulent pas se désolidariser fondamentalement de Staline.

L'article examiné le dit expressément :

En rendant *aux mérites* de J.V. Staline ce qui leur est dû, en appréciant avec sang-froid l'*apport important* qu'il a introduit dans l'*œuvre de l'édification* du socialisme, le parti en même temps a posé nettement le problème de la liquidation du culte de la personnalité de Staline, afin de restaurer pleinement les principes léninistes et les règles de l'activité du parti et de l'Etat et créer par là les meilleures conditions de toute notre grande activité créatrice pour bâtir le communisme.

Cette conclusion est amenée par un exposé détaillé de ses mérites ; cela permet aux dirigeants actuels de bien préciser qu'il ne s'agit nullement dans leur esprit d'amnistier les adversaires du stalinisme ; il va de soi qu'il n'en est pas question pour les ouvriers qui s'opposèrent au régime, pour les grévistes des camps de la faim ; non il n'est même pas question d'amnistie pour les membres du parti, tels les trotskistes, zinoviévistes, boukhariniens, etc.

Les dirigeants actuels s'efforcent, par une escroquerie, d'attribuer le « culte de la personnalité » aux socialistes révolutionnaires et aux « anarchisants ». Pour ce faire, ils n'hésitent pas à évoquer à tour de bras non seulement Lénine, mais encore Plekhanov, le fondateur du parti social-démocrate russe, habituellement trainé dans la boue et que l'article qualifie à présent « d'un des marxistes les plus éminents ».

Le tour de passe-passe est assez grossier, les adversaires du stalinisme avaient attribué un rôle énorme à « la personne humaine » ; les héritiers de Staline confondent volontairement « culte de la personnalité » avec « respect de la personne humaine ».

D'ailleurs il suffit de voir avec quelle insistance commence à être reproduit dans les discours le nom de Khrouchtchev, répété par *dizaines* de fois (Staline non plus ne connut, lui aussi, la litanie au centuple qu'après plusieurs années de règne).

Le véritable terme ne serait pas « culte de la personnalité », mais celui de « culte du chef », dont l'article considéré donne l'exposé théorique et l'application pratique :

Les classiques du marxisme-léninisme ont élaboré la conception matérialiste de l'histoire, en reconnaissant que les masses travailleuses, le peuple, sont les créateurs de la société nouvelle ; ceci permet de *comprendre et apprécier* correctement le rôle des chefs, des organisateurs, des initiateurs, des héros, que crée et met à l'avant-plan le peuple lui-même.

Les personnalités éminentes, grâce à leurs particularités, qui les rendent les plus capables de servir les intérêts sociaux, peuvent jouer un rôle important dans la société en qualité d'organiseurs, de conducteurs des masses, qui comprennent les événements plus profondément que les autres et qui voient plus loin que les autres.

Voici maintenant les déductions pratiques, en particulier pour la vie des usines et des mines, assimilées à des casernes :

En luttant contre le culte de la personnalité, il y a lieu de se souvenir que le marxisme-léninisme considère comme lui étant *étrangères* les vues petites bourgeoises, *anarchisantes*, niant le rôle des dirigeants, des organisateurs des masses. On sait aussi que le Parti communiste a défendu et défend le principe du commandement unique dans la direction des entreprises de production, dans l'œuvre militaire.

Ainsi donc l'« ère des organisateurs » continue. Voyons les résultats obtenus :

OU EN SONT LES SCIENCES ?

En règle générale les journalistes occidentaux ont surtout recherché les informations sensationnelles sur la « déstalinisation » ; ils ont ainsi laissé de côté la mine de renseignements que le congrès du parti, comme toutes les grandes assemblées permettent de recueillir en utilisant l'autocritique.

On sait combien est répandue en Occident la légende de l'extraordinaire formation de savants et spécialistes s'opérant soi-disant dans la Russie actuelle ; le coup de fouet des propagandes américaines cherchant à exciter l'effort des U.S.A. en poussant un cri d'alarme exagéré n'a pas peu contribué à l'installation de ce mythe.

Pour se faire une opinion sérieuse à ce sujet il faut s'arrêter au discours prononcé au congrès par Nesméianov, président de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., reproduit par la *Pravda* du 19

février 1956. Il devient possible, malgré quelques affirmations destinées à la propagande, de distinguer que la nouvelle et géante université de Moscou, si souvent montrée aux touristes étrangers, a absorbé la plus grande part des crédits, tandis que les républiques des peuples minoritaires sont réduites à la portion congrue :

Sans développer intégralement la science et étendre les recherches théoriques, nous ne pouvons assurer le progrès technique permanent indispensable. Mais il n'est pas possible de développer la science, et dans ce cadre la science théorique, en le faisant seulement à Moscou et à Léninegrad, et encore dans quelques villes importantes. La science allemande est développée dans une multitude de villes grâce à leurs universités et aux laboratoires que possèdent les firmes. La science des Etats-Unis s'appuie sur les établissements d'enseignement supérieur et les instituts d'une multitude de cités.

Il a raison le camarade Khrouchtchev quand il signale la concentration anormale des institutions scientifiques à Moscou. Il faut sortir certains instituts scientifiques, en les rapprochant pour ainsi dire de la sphère naturelle de leur activité. Mais dans une mesure qui ne soit pas moindre, il est indispensable de relever le rôle des institutions scientifiques existant à la périphérie : institutions scolaires supérieures, filiales et institutions de l'Académie des sciences de l'U.R.S.S. et en particulier des académies des sciences des républiques alliées.

J'estime que le plan d'Etat de l'U.R.S.S., les Conseils des ministres des républiques alliées ont une grande dette auprès des académies des sciences. Ainsi, par exemple, l'académie des sciences qui a des savants connus dans le monde entier, reçoit pour son équipement scientifique environ 500.000 roubles par an. Ceci est absolument insuffisant. Avec ces crédits, on peut seulement acquérir deux ou trois instruments de physique modernes par trop compliqués.

Les choses sont encore pires dans les jeunes académies du Tadjikistan, Ouzbekistan et Kirghiziev. La construction des bâtiments des instituts scientifiques se poursuit très médiocrement. Même l'académie des sciences du Kazakhstan, relativement forte, créée il y a dix ans, n'a depuis ce temps-là pas mis en exploitation un seul bâtiment nouveau. Les académies des sciences du Tadjikistan, d'Esthonie et dans quantité d'autres académies de sciences de républiques alliées sont forcées de se limiter à recevoir leurs savants visiteurs dans les locaux du présidium, mais ils sont gênés de montrer leurs laboratoires...

Le long discours de Boulganine publié dans la Pravda du 22 février 1956 a lui aussi prouvé la situation déshéritée des peuples minoritaires au profit des centres absorbant la plus grande part des efforts.

Mais Boulganine aborde un autre aspect du problème (que reprendra, d'ailleurs, Mikoyan) ; c'est le besoin de maintenir secrètes quantité de données scientifiques ; à quoi est dû ce souci ? D'une part peut-être par suite de la manie d'espionnage, la crainte que l'étranger n'apprenne quelle est la véritable situation de l'U.R.S.S. Mais il y a aussi peut-être la crainte de fournir une argumentation sérieuse aux adversaires du gouvernement à l'intérieur du pays, capables d'analyser sérieusement les données menaçantes que contient une information objective. Quoi qu'il en soit, voici ce que dit Boulganine à ce sujet :

Dans l'activité scientifique, l'information systématique et étendue sur les travaux menés dans la branche des connaissances considérée et dans celles voisines, a une grande importance. La science ne peut se développer sans qu'il y ait un large échange d'opinions. Pourtant pour beaucoup de problèmes cet échange est rendu difficile parce qu'on observe avec trop de zèle la mise au secret des matériaux existants. Le fait absurde de mise au secret aboutit à ce que certains travaux sont poursuivis parallèlement sans se connaître, et ceci protège parfois contre la critique scientifique des travailleurs manquant de bonne foi. Il va de soi que je ne pose

pas le problème de lever le secret autour de ce qui doit réellement rester secret.

Le ministre de l'enseignement supérieur, un nommé Elioutine, d'après la Pravda du 23 février, a émis une appréciation très sévère quant à l'insuffisance des forces scientifiques russes. Voici son appréciation :

L'organisation de la formation des savants souffre elle aussi en raison de défauts essentiels. On continue à manquer de savants pour la physique, les mathématiques, la chimie, les nouvelles branches de la science et de la technique, telles que l'électronique, les semi-conducteurs, les matériaux réfractaires à la chaleur. En même temps, pour quantité de sciences humanitaires, les contingents admis à l'agrégation dépassaient le nombre nécessaire. Dans les chaires spéciales de technique et de technologie, on admet souvent des gens qui n'ont pas l'expérience pratique de la production. Beaucoup de candidats admis à l'agrégation sont médiocrement formés pour pouvoir développer par eux-mêmes une activité de recherche scientifique et d'enseignement...

Le discours de Paukratova, membre de l'académie des Sciences, en tant que spécialiste de l'histoire et particulièrement servile envers Staline, se hasarde à présent à établir un véritable réquisitoire en ce qui concerne les sciences humanitaires. Dans son discours reproduit par la Pravda du 22 février, elle affirme :

Il faut avouer qu'il existe un grand retard dans le développement des sciences sociales...

Pourtant nos travailleurs scientifiques jusqu'à présent ont très peu aidé le parti à résoudre les problèmes économiques. L'éloignement de la vie, de la pratique de l'édification du communisme, tel est le fléau essentiel frappant les savants économistes...

Mais il y a aussi du retard chez les historiens...

Une des tâches absolument urgente est d'élever à un niveau réellement scientifique l'étude de l'histoire de notre grand parti communiste. C'est surtout dans ce domaine que se fait sentir l'influence du culte de la personnalité freinant la science en progrès. Et à présent, nous ne pouvons nous empêcher de constater que presque aucun travail sérieux ne s'opère en ce qui concerne l'histoire du parti ; la revue consacrée aux problèmes de cette histoire qui existait avant guerre ne paraît plus ; il n'existe pas de centre scientifique pour étudier ce domaine...

...La situation n'est pas non plus entièrement satisfaisante en ce qui concerne la publication des œuvres théoriques que nous a léguées Lénine. Beaucoup de documents léniniens importants n'ont pas encore été publiés...

Jusqu'à présent, il n'existe pas de biographie scientifique détaillée de Lénine. Il n'a pas été édité non plus de biographie scientifique des fondateurs du communisme scientifique : Marx et Engels...

Mikoyan fut encore plus radical dans ses appréciations sur le développement scientifique actuel, à en croire la Komsomolskaïa Pravda du 18 février 1956 :

Nous sommes sérieusement en retard en ce qui concerne l'étude de la phase actuelle du capitalisme, nous ne nous préoccupons pas d'étudier en profondeur les faits et les chiffres ; souvent, nous nous bornons, dans des buts d'agitation, de nous saisir de faits isolés concernant les symptômes de la crise qui approche de la paupérisation des travailleurs ; mais nous n'établissons pas une estimation intégrale et profonde des phénomènes dans la vie des pays d'outre-frontière. Nos économistes en étudiant l'économie de l'Union Soviétique et des pays de démocratie populaire, souvent glissent sur la surface, ne vont pas jusqu'au fond, ne font pas d'analyse sérieuse et de conclusions générales, évitent de mettre en lumière les particularités de l'évolution de divers pays...

Malheureusement, les données économiques continuent à être gardées soigneusement sous scellés dans l'Administration centrale de statistique, chez le camarade Starovsky. Les économistes sont privés de la possibilité de travailler dessus et sont voués à jouer le rôle de talmudistes, de ressasseurs de

